

Si je veux voir le front de l'antique Borée,
 Je descends le couloir à la rampe pourprée
 Par où je sais grimper à mon petit logis.
 J'aperçois au sortir des vergers, des taillis,
 Dont mon œil en passant admire le feuillage,
 Puis j'arrive à deux troncs, arbres du plus vieil âge,
 Que j'ai vus se prêter en bien des mauvais jours
 Contre les vents d'orage un mutuel secours.
 Une même racine au même antre asservie
 Avec la même sève alimente leur vie ;
 Le même doux murmure enchante leurs rameaux
 Qui, pour mieux s'embrasser, se courbent en arceaux :
 Si l'un deux quelque jour se déracine et tombe,
 L'autre, à n'en pas douter, le suivra dans la tombe (*)
 Je médite un instant la sublime leçon
 Qu'ils donnent sans dispute à l'humaine raison,
 Puis je m'assieds entre eux, la face vers Borée
 Que je trouve souvent la lèvre bigarrée.
 Là, je suis sur un mont, un sublime juchoir :
 J'y domine des bois au grand feuillage noir
 Dont s'enveloppe au loin le féerique rivage
 Où le beau Saint-Laurent dort sous le frais ombrage.
 En face, et sous mes pieds, sont deux minces galets
 Où quelques vieux pêcheurs attachent leurs filets,
 Et plus de cent esquifs à la voile tremblante
 Tout près viennent s'ancre à la glaise écumante.
 Tel se peint en huit vers l'adorable tableau
 Qui semble sous mes pieds défier le pinceau.

* Voir plus loin *Les deux Peupliers*